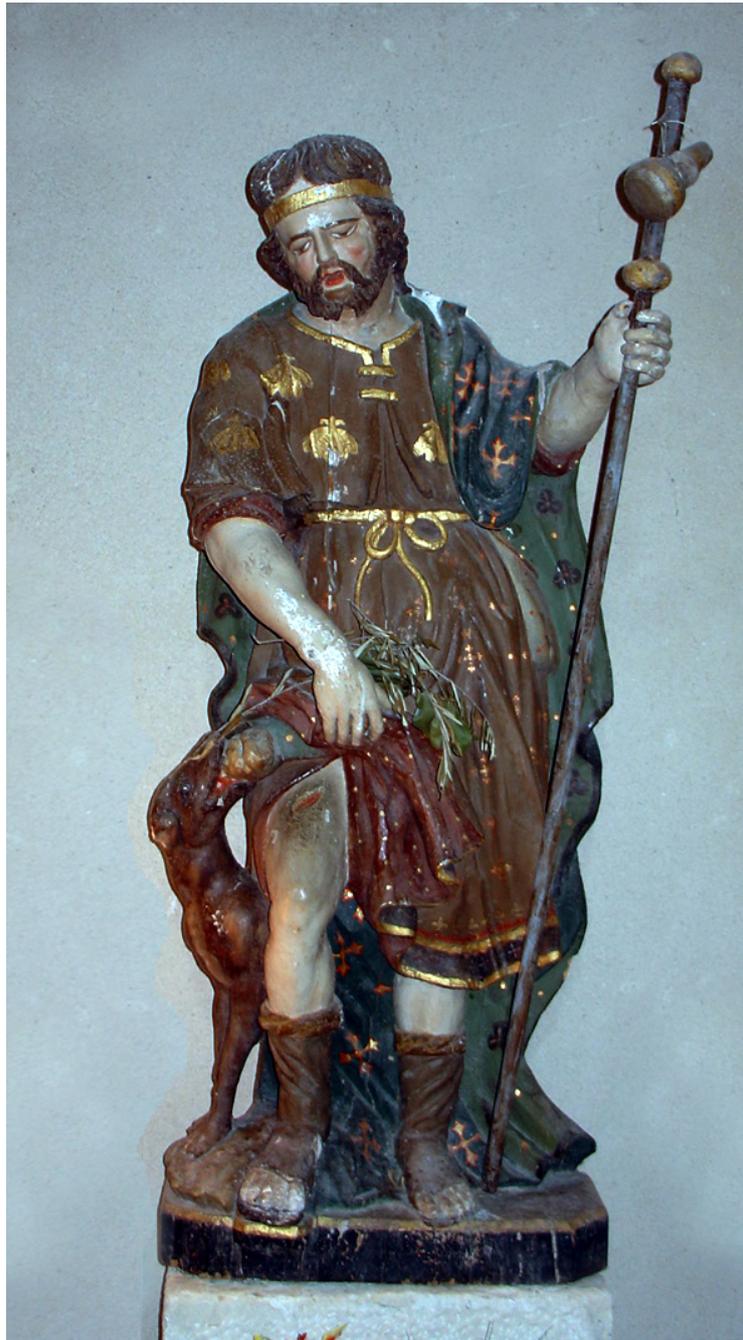


Saint Roch, une légende romancée.



A vous tous qui, une fois encore, êtes venus honorer mon souvenir et notre histoire commune, à vous, je le dis : je me sens bien ici ! Je suis heureux sur cette colline inspirée dont les pins, les cèdres et le ciel, si souvent limpide, me rappellent les paysages toscans et romains que j'ai tant aimés. Mais, à vous aussi, je le dis : si vous passez par Montpellier, ne vous attardez pas trop dans le sanctuaire qui porte mon nom.

Bien sûr, Montpellier m'est chère ; j'y suis né vers 1340. Mais je ne me suis jamais reconnu dans cette église : elle n'est qu'une étape pour les pèlerins se rendant à Saint-Jacques de Compostelle, étape qui connaît trop la cohue des jours d'été, et, je n'y retrouve plus la spiritualité simple qui fut la mienne. Certes, j'avais aimé ma statue réalisée par le sculpteur Bassan à la fin du XIXème siècle mais elle n'a jamais été installée comme il avait été prévu sur la façade. Elle doit aujourd'hui faire face à un vitrail contemporain trônant sur le maître autel et loin de la valoir. En fait, si de temps à autre, on vient m'y célébrer, c'est que là, reposent plusieurs de mes reliques. En 1856, l'abbé Recluz, qui officiait à Montpellier, obtint des autorités vénitiennes un de mes tibias, ce qui pourrait être un fragment de ma mâchoire et un supposé bout de mon bâton. Des reliques ! Je ne me

reconnais pas-dans une vénération aussi naïve, je ne veux pas qu'on m'idolâtre, je n'ai aucun désir d'être objet de superstitions. Et pourquoi pas des amulettes, des fétiches, des talismans ou des grigris ? Ces résidus de moi-même et de mon parcours, exposés à la contemplation des fidèles dans des châsses et reliquaires, trahissent ce que fut ma vie. Ils ne sont pas plus dignes de foi que la prétendue tunique du christ, ses sandales, la ceinture de la Vierge ou la couronne d'épines que bien des lieux chrétiens se flattent de posséder.

Montpellier, pour moi, c'est autre chose, un autre lieu, bien plus sacré, rue du Collège : la basilique Notre-Dame des Tables. De ce que j'en connus, il ne subsiste aujourd'hui que quelques vestiges de la crypte, et des caveaux funéraires. Aux temps de mon enfance, les pèlerins de Saint-Jacques qui passaient par là, avaient peu pour se restaurer, encore moins à dépenser ; souvent fourbus et en quête de sécurité, ils y faisaient halte pour échanger leur rares pièces de monnaie et se nourrir frugalement des fruits disposés sur les étals des marchands. Ceux-ci, faits de grandes plaques de lauze, avaient donné leur nom au lieu. Je m'y rendais souvent, accompagné de ma mère, Libère.

Maman n'était que tendresse et douceur. Elle avait épousé Jean, mon père, un haut magistrat de la ville. Libère n'était aussi que dévotion, générosité et fidélité et je sais maintenant que la nomination de mon père comme consul de la ville en 1348, avait été pour elle une raison supplémentaire de se montrer moralement parfaite. Quand nous allions à Notre-Dame des Tables, elle soignait les blessés, réconfortait les malheureux, offrait dans notre vaste demeure une hospitalité provisoire à ceux qui lui paraissaient les plus démunis. Elle était la main secourable que le pouvoir de mon père tendait à ces hordes de miséreux en quête d'espérance. Libère et Jean fortifiaient leur amour conjugal en partageant une commune foi en Dieu. La ville les vénérât Une seule déception, douloureuse, avait longtemps assombri leur vie commune : ils ne parvenaient pas à avoir d'enfant. Dieu voulait mettre leur patience à l'épreuve. Des années durant, par de communes et ferventes prières, ils réclamèrent l'intercession de la vierge Marie. Quand l'inespéré se produisit et que je vins au monde, une marque rouge, en forme de croix, colorait ma poitrine. C'était pour ce couple, enclin à spiritualiser les signes prémonitoires, le présage d'une vocation probable au dévouement et au sacrifice. Nos visites régulières à Notre-Dame des Tables et les comportements maternels que j'y observais ne pouvaient que me préparer à ce destin.

D'autant qu'autour de moi, le Languedoc saignait En 1348, une épidémie de peste décime douze des quinze consuls de la ville et mon père Jean en réchappe miraculeusement Dans le couvent voisin des dominicains, sur cent cinquante frères, cent quarante sont frappés. Ces ravages se renouvellent en 1363 : pendant plus de trois mois, la région perd cinq cents personnes par jour. Grâce à Dieu, j'avais reçu de ma mère un tempérament d'une énergie sans faille que soutenait une constante bonne humeur. Au milieu de ces malheurs sans nombre, je les mis au service des premiers rudiments d'un apprentissage complexe auquel mon père avait décidé de me former : la médecine.

Depuis 1123, Montpellier était connue pour son savoir médical ; des textes attestent d'ailleurs la présence de médecins dès cette date. Une école de chirurgie dirigée par l'évêque de Maguelonne s'était développée et ses statuts avaient été reconnus par le légat du pape Honorais HL A la fin du siècle, l'université était constituée, on officialisa ses diplômes. Jean décida de me faire bénéficier de ce savoir : on me forma aux meilleurs auteurs gréco-latins et judéo-arabes. Hippocrate, Gallien, Avicenne, Isaac. Rapidement, je rédigeai des ordonnances chez les apothicaires et rendis visite aux malades à domicile. Les cours avaient lieu à l'école Saint-Firmin et je passais les examens à l'église Notre-Dame des Tables. Je fis même mes premières dissections : Clément VI avait permis l'autopsie des pestiférés pour tenter de découvrir l'origine du mal. Les gens du peuple y voyaient une punition divine. De pauvres femmes était désignées comme sorcières ayant pactisé avec le diable pour propager l'épidémie. On les brûlait en place publique, en compagnie de quelques Juifs accusés d'empoisonner les puits. Des ruelles insalubres, montaient les implorations des malades : on invoquait pêle-mêle la vierge Marie et Saint Sébastien, des processions s'organisaient, on brûlait des cierges immenses qu'on plantait côte à côte autour des remparts de la ville. Un soir, alors qu'elle

bruissait des murmures des prières, je croisai les adeptes du mouvement des flagellants, vêtus d'une sobre et sombre robe de bure surmontée d'un capuchon marqué d'une croix rouge ; ils gémissaient sous les coups de fouet qu'ils s'infligeaient publiquement, espérant ainsi retrouver leur pureté originelle perdue et échapper à la maladie. De temps à autre, ils croisaient des enterrements nocturnes et furtifs : les corps recouverts de tissus maculés étaient transportés dans des fosses extérieures aux murs de la ville, puis recouverts de chaux vive et brûlés. Il m'arriva d'enterrer moi-même des fossoyeurs victimes de la maladie. C'étaient souvent de malheureux brigands qu'on avait employés de force contre des remises de peine. J'acceptais mal ces injustices et ces attitudes qui s'en remettaient à une aléatoire providence divine. Les breuvages que beaucoup de mes collègues utilisaient me paraissaient bien dérisoires, en particulier, la thériaque : composée de plus de soixante épices, cette poudre, mélangée à du sirop de miel, n'était que médiocrement efficace. Pour qu'elle le soit un tant soit peu, il fallait y mêler une bonne dose d'opium et, seuls les riches pouvaient se le permettre. Le temps était venu pour moi de mettre en pratique les expérimentations audacieuses que nous suggérait dans ses cours notre maître à tous. Gui de Chauliac, médecin originaire de Mende. J'ouvris donc les abcès et les cautérisai. E fallait faire vite car cette forme de peste que ce brillant professeur avait diagnostiquée, dite peste bubonique, entraînait la mort en cinq jours. A une fièvre violente et brutale, succédait l'apparition d'abcès noirâtres, emplis de sang infecté, qui se multipliaient sous les aisselles et à l'aîne. Elle était due à des piqûres transmises par les puces des rats. Au milieu des plaintes et des odeurs pestilentielles, tous les jours, dans des quartiers souvent mal famés, j'essayais avec mes jeunes camarades d'enrayer la propagation du fléau. Mais je ne pouvais rien contre la version pulmonaire de la maladie, transmise par contact ou par exposition à des crachements de sang. Elle était mortelle en trois jours.

Tard dans la nuit, quand je rentrais chez nous, Libère soulageait ma peine en me chantant les toutes dernières cantilènes qu'elle avait apprises des troubadours, baladins ou jongleurs de passage dans la ville. Je m'endormais alors et tournais mon cœur vers Dieu en lui demandant d'avoir la force d'affronter jusqu'au bout ce terrible fléau et de faire don de ma vie adulte aux soins et à la guérison de tous ceux que fuit la bienveillante providence.

Quand on les vit au quotidien, on ne mesure jamais assez la chance que l'on a de côtoyer la quiétude et l'équilibre que nous apporte une famille unie; c'est grâce à Jean et Libère, à leur bienveillant amour, que les prémisses de ma vocation m'avaient été révélés. Mais il n'est pas de ciel clément qui ne soit un jour marqué par le malheur. Terrassé par une fièvre maligne qui était tout autant le résultat des ses trop lourdes charges administratives que, sans doute, le signe d'une autre forme de peste, la peste septicémique, mon père nous quitta brutalement. Dès lors, je vis Libère dépérir : elle ne recevait plus ses poètes et musiciens favoris, se nourrissait de peu, passait des heures en solitaire à Notre Dame des Tables, murée dans un silence dévot. Ses beaux yeux bleus perdaient de leur éclat, ses gestes et paroles s'asséchaient, elle avait hâte de rendre son âme à Dieu. La mort advint très vite. J'étais désormais seul, avec mes malades et mes souvenirs et, chaque soir, au coucher, résonnaient en moi les derniers mots que mon père m'avait confiés avant de mourir : « Roch, mon cher enfant et mon seul héritier, je vais quitter cette vie mortelle dans l'espérance d'avoir part au royaume des Cieux. Mon très doux enfant, voici ce que je te recommande : mets-toi au service du Christ, sois bon pour les pauvres, multiplie les aumônes, visite et soigne les malades, frères de Jésus ». Il me fallait exaucer les vœux paternels. Je décidai d'incarner l'amour chrétien de mes parents. Je multipliai les contacts juridiques auprès des anciens amis de Jean et pris toutes les dispositions pour organiser la dispersion et le partage de mes biens. Je vendis, je distribuai, je fis le bonheur déjeunes femmes pauvres et esseulées, de veuves éplorées, je donnai généreusement aux cloîtres et hôpitaux de la ville. Au frère bien aimé de mon père, je léguai le reste de mes biens et lui transmis mes droits à la succession paternelle. J'étais désormais démunie, avec pour seule richesse ma soif de générosité et d'amour divin. Je voulais connaître Rome, aller me prosterner sur les tombeaux des apôtres Pierre et Paul. Mes nobles origines et mon comportement courageux pendant les périodes d'épidémie me permirent d'obtenir rapidement les autorisations nécessaires délivrées par les pouvoirs ecclésiastiques et civils. Mais j'avais une dernière visite à rendre.

Un beau soir d'avril qu'embaumait le printemps revenu, je me rendis à Maguelonne. Cette presque île volcanique où j'avais passé tant d'après-midi de mon enfance avec les servantes de ma mère, devait rester mon souvenir languedocien. Je ne voulais pas oublier le noir basaltique de sa pierre se détachant sur le bleu maritime, ces alluvions témoignant d'un passé marchand. Ni surtout que là, au XI^{ème} siècle, après bien des vicissitudes historiques, l'évêque Arnaud avait relevé ces ruines, perdues au milieu des étangs, pour en faire une cathédrale fortifiée qui devint le centre du catholicisme régional. Ses tours et ses remparts la protégeaient des pirates et j'avais appris à aimer son splendide isolement. Après m'y être recueilli une dernière fois, je regagnai Montpellier. Le lendemain aurait Heu la cérémonie m'intronisant pèlerin.

J'avais demandé qu'elle se déroule dans la plus grande discrétion. Tôt le matin, le prêtre de Notre Dame des Tables consacre les attributs de ma fonction. D me remet le bâton du pèlerin, « le bourdon », Je l'ai fait tailler dans le bois d'un obvier centenaire : solide, noueux et de contact rugueux, il porte fièrement son âge et provient des plaines de Bédarieux dans lesquelles j'étais allé tant de fois chercher cette huile si fruitée que nous consommions à la maison. H me sera d'un vrai réconfort contre les fatigues de la marche. Le père Jérôme le bénit et me signifie combien il pourra aussi m'être d'une aide précieuse pour me protéger des embûches que l'Ennemi ne manquera pas de semer sous mes pas. H me remet ensuite la besace : je pourrai y conserver les fruits que ma pérégrination sur les chemins ensoleillés de Provence et d'Italie ne manquera pas d'offrir à mes besoins. Il ne me reste qu'à me délivrer de mes habits laïques pour revêtir la tenue traditionnelle du pèlerin « romieu », la cape et le chapeau à larges bords, droits et relevés. Cette cape, largement ouverte sur le devant était une protection idéale contre les intempéries car elle couvrait le corps tout entier jusqu'aux pieds. Frère Jean me tend alors symboliquement un trousseau de clés, dites de Saint Pierre : c'était le signe de reconnaissance des croyants en route pour Rome. Je dois dire que sur les représentations picturales et autres statues qui fleurirent en ma mémoire après ma sanctification, les artistes représentèrent plutôt à la place de ces clés, une coquille Saint Jacques. En fait, elle était réservée à ceux qui pérégrinaient vers la grande ville du Finistère espagnol. C'était donc une erreur factuelle mais je la leur pardonne bien volontiers car, à la fin du Moyen-âge, cette coquille était devenue l'emblème de tous les pèlerins, y compris de ceux qui se rendaient à Jérusalem. Le prêtre procède alors à la bénédiction finale : l'ancien nanti que je suis s'engage à la suite du Christ pauvre et, avant de quitter les freux, je prie longuement la Vierge Marie en souvenir du temps où Jean et Libère sollicitaient dans cette même chapelle, notre Mère miséricordieuse pour qu'elle leur accorde la faveur d'un enfant.

Pour atteindre Rome, je décidai d'emprunter l'ancien chemin des Lombards, rebaptisé, depuis la fin du XI^o siècle, « Camino francescana » ou chemin des franciscains. Ce fut parfois un chemin de croix ; rien ne me fut épargné : ni la faim, ni la soif sous le soleil brûlant d'été, ni la fatigue et le découragement de sentiers escarpés, ni les caprices imprévus du climat, ni les redoutables vents méditerranéens qui m'épuisaient. Mes pieds, trop sollicités et peu protégés par des sandalettes bien fragiles, connaissaient plaies sur plaies. Je les soignais comme je pouvais par décoctions de plantes naturelles auxquelles je voulais bien prêter des vertus médicinales. Mais mes pratiques médicales antérieures m'inclinaient davantage à les curer, cautériser et protéger du mieux possible à l'aide des quelques lambeaux de chiffons que des âmes, aussi charitables que désargentées, me proposaient à chaque halte. Car, ce fut aussi un chemin de charité et d'amitié : le soir, hors des murs entourant les villes et hameaux où je faisais halte, je pouvais trouver gîte, vivre et couvert. Le parcours était jalonné d'hôpitaux, aumôneries, « maisons de Dieu » : j'y retrouvais des compagnons d'aventure et partageais avec eux le réconfort de prières communes puis le silence plein et recueilli de ceux dont la foi assure la sérénité. C'était comme une rédemption des épreuves endurées, une marche de plus vers la promesse divine. Je n'oubliais jamais, le petit matin revenu, de remercier mes humbles hôtes qui, en nous accueillant ainsi, satisfaisaient à l'une des cinq œuvres de miséricorde. Une chose m'étonna : jusqu'à la traversée des Alpes et même au-delà, je ne croisai que peu de signes concrets de l'épidémie de peste qui s'était abattue sur le Languedoc en se diffusant pourtant depuis les ports transalpins. Tout changea à mon arrivée en Toscane, fin juillet.

La ville d'Acquapendente était ravagée par une terrible épidémie. La peste frappait partout pénétrait tous les foyers, décimait la population. Je me rendis à l'hôpital où étaient soignés les malades les plus atteints. Nous étions bien loin des avancées médicales languedociennes. Les pratiques de soins se limitaient à des superstitions magiques, la peur bloquait toute intervention raisonnée. Même le frère Vincent, le plus dévoué et le plus ouvert à l'observation clinique des symptômes, tenta de me faire quitter ce Heu de désespérance. Il ne voulait pas que mon projet de pèlerinage avorte ici. Bien lui en prit : ses préventions réitérées me poussèrent encore plus à me faire infirmier et le serviteur de tous. Je sortis de ma besace la lancette que j'avais emportée et que les chirurgiens languedociens avaient inventée pour ouvrir, nettoyer et sécuriser les plaies. On en fabriqua d'autres, je donnai des cours de maniement et, peu à peu, je parvins à convaincre de l'efficacité de mes pratiques. Je savais pourtant que nous n'étions que l'instrument de la puissance régénératrice du Dieu de bonté qui guérit. Après chaque intervention, je m'agenouillais près des corps soignés et traçais le signe de croix sur leur front en invoquant Dieu. Ce fut un travail harassant mais, au bout de trois mois d'interventions, la ville était délivrée de l'épidémie.

On commença à parler de moi. La nouvelle de mes miracles médicaux se répandit et, sollicité, je dus me rendre à Césène, en Romagne, où l'épidémie faisait aussi des ravages. J'obtins les mêmes guérisons en usant des mêmes pratiques. Nous étions déjà en l'an 1368 : il était temps de regagner Rome, d'aller enfin côtoyer le cœur de la chrétienté et de son pouvoir. Ma réputation m'avait précédé. A ma grande surprise, lorsque je rendis ma visite inaugurale au responsable de la « Sacrée Pénitencerie », autorité morale de l'église romaine, il ne me délivra aucune des grâces que je sollicitais, prétextant que mon action en faveur des pauvres et malheureux me situait au-delà de ces rituels un peu vains. En revanche, il me demanda de prier pour lui, afin de le préserver d'une éventuelle contagion. Je le fis, signai son front et, la marque de la croix que j'y avais tracée, y demeura visible, indélébile. Impressionné, il m'obtint sur le champ une audience avec le Pape Urbain V. Autrefois enseignant de Droit à Montpellier, ordonné évêque en 1362, Urbain V avait été intronisé Pape en Avignon par le Cardinal de Maguelonne. J'étais en terrain connu et j'admirais cet homme qui avait décidé de résider à Rome, se donnant pour mission de présider aux destinées de la Chrétienté, alors très divisée, et soumise aux guerres dévastatrices organisées par les Grandes Compagnies. Lorsque ce pasteur universel de l'Eglise me reçut, il s'inclina devant moi et, après une longue audience, me quitta sur ces mots : « Il me semble que tu viens du paradis ». Pendant mon séjour romain, j'eus tout loisir de constater combien la fonction pontificale était aussi politique : autour d'Urbain V, les factions s'agitaient, l'esprit de Cour utilisait la foi pour tisser des réseaux d'influence, les puissants seigneurs de la Péninsule fomentaient des révoltes destinées à ruiner l'œuvre d'unification spirituelle entreprise par le Pape. Décidément, si j'avais les clés de Rome, j'y reconnaissais peu ma maison. Ce monde-là, institutionnel et de parade, n'était pas le mien. J'étais venu chercher l'esprit des apôtres, Pierre et Paul, je ne rencontrai que de médiocres jeux d'intérêts. Peu à peu, les révoltes gagnaient : on guerroyait à Vérone, Padoue, Udine, Ravenne, Pérouse et même Naples. Quand, lassé par ces querelles intestines, mon Pape décida de regagner Avignon, je quittai aussi Rome. Il me fallait revenir à l'esprit de charité qui avait toujours guidé mes choix.

Sur le chemin du retour, je passai par Rimini et Plaisance. Dans cette dernière ville, la peste sévissait plus que jamais. Ma lancette se remit au travail, je n'ai jamais délivré autant de prières et de bénédictions, jamais autant tracé de signes de croix. Je guéris beaucoup autour de moi, je me dépensai sans retenue. La population, qui avait eu vent de ma présence, me sollicitait sans cesse à l'hôpital Notre Dame de Bethléem où je formais un groupe d'étudiants fervents, me secondant efficacement. Une nuit de profond sommeil, je fis un songe et entendis une voix : « Tu vas souffrir du mal contagieux que tu soignes si bien ». Au matin, mon corps était en feu, la fièvre me brûlait, étreignait ma poitrine. Le haut de ma cuisse gauche me faisait horriblement souffrir ; j'y avais une plaie ouverte, sanguinolente, cernée de bubons que je connaissais trop bien. Dieu avait voulu que je souffre moi-même du mal que je guérissais, il m'infligeait peut-être l'épreuve ultime avant de le rencontrer enfin. Mais d'abord, j'allais faire l'expérience de l'ingratitude des hommes : les autorités de Plaisance qui m'avaient flatté du temps où j'enrayais l'épidémie, me bannirent de la ville. Livré à une

errance fiévreuse, je me réfugiai dans une grotte de la forêt voisine de Sarmato. J'étais à bout de forces : signe bienveillant de la Providence, du rocher jaillissait une source d'eau vive qui éteignait ma soif et me permit de laver ma plaie. Après quelques jours, elle me sembla moins purulente et je vis même le noir infecté des bubons s'éclaircir quelque peu. Un simple lit de paille me permettait de récupérer et je parvenais péniblement à me nourrir de quelques fruits cueillis dans un verger voisin. Je ne tardai pas à m'acquiescer un ami imprévu : je recevais régulièrement la visite d'un chien, un jeune épagneul noir et blanc, au poil luisant et à l'œil attendrissant. Agitant fièrement sa queue en trompette, il m'apportait de temps à autre, dans sa gueule aux mâchoires solides, un morceau de pain. Son maître repéra son manège, le suivit et me découvrit. Gothard Palastrelli, riche commerçant de Plaisance, avait fui sa ville pour s'installer dans sa résidence de campagne, en lisière de la forêt. Il reconnut en moi celui qui avait aidé ses concitoyens, s'indigna de l'exil qui m'avait été imposé et, malgré mes demandes insistantes pour qu'il s'éloigne, se lança dans une méditation sur la Charité. Il loua celle de son chien et, n'écoulant que son courage, décida de tout abandonner pour rester auprès de moi et me soigner. Le nantique que j'avais été trouvait sur son chemin de douleur un double de lui-même, Gothard me veilla, soigna et réconforta, jour et nuit. Depuis quelques temps, l'épagneul ne nous apportait plus notre pain quotidien. Palastrelli se résolut à aller quêter aux alentours. Reconnu par la population, sa main tendue, il ne rencontrait que railleries, ne recevait que quolibets, injures et même, mauvais traitements. Le soir venu, quand il regagnait notre grotte, il ramenait peu mais il accueillait ces humiliations avec un recul, une modestie et une sérénité dont il disait que ses plaisirs de riche d'autrefois ne les lui avaient jamais procurés. Gothard allait vers le dépouillement du vrai croyant, celui que je tentais d'être, loin des ors, des apparats officiels et des médiocres ambitions pratiquées à Rome. J'étais heureux qu'il ait appris la générosité et, quand nous étions côte à côte, je lui enseignais les textes de la Sainte Ecriture, la toute puissance de la Miséricorde divine. Il touchait désormais ce pardon que le Christ accorde aux bienheureux ayant accepté le dur chemin de l'humilité.

Vint le jour où la voix qui m'avait annoncé ma maladie se manifesta à nouveau : « Tu es guéri, tu dois reprendre le chemin de ta patrie ». Dans mes yeux et mon cœur, dans ceux de Gothard, se lisaient nos bonheurs réciproques : nous atteignions la vraie guérison, celle des âmes unies. Bien que désormais séparés, nous allions tous deux propager une foi commune. Mais je ne savais pas que j'étais déjà presque au bout de mon chemin. En traversant la Lombardie, aux environs de Voghera, des hommes de main des princes italiens révoltés m'arrêtèrent, me prenant pour un espion à la solde du Pape. Devant le Gouverneur de la province, être fourbe et venimeux, je me présentai simplement comme un humble serviteur de Jésus-Christ. Je fus jeté dans un cachot, sombre, poussiéreux, visité par les rats et, d'une humidité propice aux pires maladies. J'y croupis cinq ans, y appris la patience, l'abandon, la prière comme planche de salut. J'atteignis un tel dépouillement de moi-même que, malgré une missive transmise par Gothard m'annonçant que mon gouverneur-geôlier était mon oncle maternel, jamais je n'acceptai de décliner ma véritable identité. J'étais déjà dans un autre pèlerinage, vers le Seigneur. Je voulus recevoir un prêtre : il m'aida à présenter mon âme à Dieu et, sur sa suggestion, j'obtins de la voix qui m'avait si souvent tracé mon chemin, que tous ceux qui, au nom de Dieu et de Marie, feraient appel à mon intercession, seraient affranchis et délivrés de toutes les maladies contagieuses. La veille de ma mort, le gouverneur, en me visitant, comprit à la vue de la croix rouge qui marquait ma poitrine affaiblie, que j'étais de ses proches. C'était bien trop tard ; nous étions en l'an 1379 et, le lendemain de la fête de l'Assomption de la Vierge, j'entrai avec joie dans ma vie éternelle. Avant que je rende mon âme à Dieu, un Ange m'était apparu et avait inscrit mon nom en lettres d'or sur une tablette, près de mon corps crucifié.

Telle fut ma vie : ne vous y trompez pas, ce n'est qu'une histoire d'homme, d'homme simple dont les pouvoirs de guérisseur se sont fondés sur le savoir médical de son époque. J'ai été soutenu, aussi bien par ma confiance au progrès que par ma foi. Les faiseurs de légendes se sont plu à vanter mon charisme : ce n'était que Grâce accordée par Dieu et transfigurée par quelques récits qui fleurirent à mon sujet dès la fin du XV^e siècle. On écrivit même sur mon modeste personnage, un texte théâtral, « Mystère de Monseigneur Saint Roch », joué en 1493. Comme dans les propos que

vous venez d'écouter, bien des faits sont sujets à caution ; mais, ce qui demeure, et dont votre présence témoigne aujourd'hui, c'est le culte du pèlerin guérisseur attestant la force de la foi et son intervention victorieuse sur le Mal. Je veux continuer à incarner une Eglise éloignée des fastes romains. Je veux être l'espoir des petits, des abandonnés, des malades, de tous les exclus. J'aime Dieu en aimant l'Homme, je suis, du moins j'aime à le penser, un des précurseurs de cet humanisme scientifique que l'université de Montpellier fera grandir, plus tard, quand Rabelais y séjournera. Bien sûr, les professionnels des bénitiers confis en genuflexions, n'ont pas manqué de m'annexer : sous le pontificat de Grégoire XIII, j'entrai dans le martyrologue romain et Urbain VIII approuva solennellement mon culte, en 1629. Il n'en demeure pas moins que je préfère à cette reconnaissance officielle la dévotion des humbles fidèles si largement présente autour de la Méditerranée. Le petit peuple de Dieu m'a reconnu comme un des siens, la ferveur populaire m'a porté sur les fonds baptismaux de la légende. Je suis devenu le saint patron de bien des professions : ouvriers de la pierre, petites gens de la terre, mégissiers ou tanneurs de peaux, vigneron et boulangers, maîtres chiens et bateliers, tous m'ont rendu hommage. En Corse, on bénit des petits pains protecteurs en mon nom ; dans les Bouches du Rhône, à Rognognas, le 15 août, toujours en mon nom, une charrette, garnie des plus beaux fruits et légumes du terroir, est tirée par cinquante chevaux caparaçonnés à la mode sarrasine. On me vénère dans les Asturies, en Belgique et au Québec. Des dictons et proverbes se réfèrent à moi : « Qui aime Saint Roch aime son chien », « A la Saint Roch, les noisettes se croquent », « La Saint Roch prépare vin de couleur » ou encore « La Saint Roch annonce le temps d'automne ». Mais, encore une fois, à vous je le dis, ce que je préfère, ce sont ces petites chapelles érigées sur de belles collines comme celle-ci. Tout y est humble et à mon image : ces modestes dimensions, ce clocheton surmonté d'une croix de pierre tournée vers le couchant, ces petites fenêtres dont l'une porte les noms de certains de mes bienfaiteurs, ce bénitier de granit gravé d'une date - 1621 - ces cèdres du Liban dont les plants furent apportés au XII^e siècle par des frères en pèlerinage ayant visité Jérusalem, tout me convient à merveille. Je n'aime rien autant que ces moments privilégiés du petit matin où monte vers moi le bruit assourdi des cloches du village. Récemment, vous avez œuvré pour restaurer ce qui le nécessitait : les boiseries étaient attaquées, la polychromie des colonnes s'écaillait, une oreille de mon chien s'était perdue. Tout est rentré dans l'ordre et, au dehors, tailles et débroussaillage, nettoyage et renaissance des Capitelles, me font un écrin somptueux. A vous donc, je le redis, votre Saint Patron aime être visité. Soyez le plus souvent possible le pèlerin que je fus, venez et revenez auprès de moi, le saint laïc que je suis continuera à intercéder pour vous, à comprendre et soulager les misères de vos corps et de vos âmes.